

Małgorzata Sokolowicz

Université de Varsovie
malgorzata.sokolowicz@uw.edu.pl

 <https://orcid.org/0000-0003-0554-8852>

LA LANGUE DES
« VRAIES RICHESSES ».
LES RELATIONS
FRANCO-ALGÉRIENNES
À TRAVERS *NOS RICHESSES*
DE KAOUTHER ADIMI

The language of “True Riches”. French-Algerian relationships through *Our Riches* by Kaouther Adimi

ABSTRACT

The present paper focuses on the novel *Our Riches* [*Nos Richesses*] published in 2017 by a young Algerian writer, Kaouther Adimi. The book is set in 20th century Algeria and narrates the history of *Les Vraies Richesses*, a publishing house and library founded in Alger by Edmond Charlot, which is to be closed in 2017 by Ryad, a young Algerian living in Paris, who has come to Alger to do his internship. The aim of the paper is to analyse the French-Algerian relationships depicted in the book and to study whether the novel may be inscribed in the concept of “francophonie”. It is divided into three parts. The first one investigates the structure of the book, its language and historical events described by the writer. The second examines the character development and the roles of the main protagonists and the last one focuses on the use of pronouns “you” and “we”.

KEYWORDS: Kaouther Adimi, *francophonie*, French language, Algeria, Edmond Charlot

« Comment être soi dans la langue de l’autre ? », demande Reda Bensmaïa (2002 : 67). La question posée par le chercheur est fondamentale pour les écrivains venant des pays postcoloniaux et choisissant comme langue d’expression la langue de l’ancien colonisateur. C’est spécialement visible dans le cas des écrivains algériens, les relations entre la France et l’Algérie étant bien complexes depuis 1830. Abdelghani Remache (2018 : 69–78) explique les raisons pour lesquelles les écrivains algériens décident d’écrire en français. Pour les premières générations, sorties de l’éducation coloniale, il n’était pas possible de s’exprimer aisément en arabe. D’autres ciblaient (ou ciblent) avant tout le public français. Il y a aussi ceux qui refusaient d’écrire en arabe classique, langue du Coran, ayant de fortes connotations religieuses. Quelle que soit la raison, la décision d’écrire « dans la langue de l’autre » et, en plus, dans celle de l’ancien oppresseur, peut surprendre, éveiller la méfiance ou même indigner.

Tel est pourtant le fondement de la francophonie qui repose justement sur la langue française, sa culture et son usage. Léopold Sédar Senghor (1987 : 272) en propose trois définitions. C'est d'abord « l'ensemble des États, des pays, des régions qui emploient le français comme langue de communication internationale, langue de travail ou langue de culture » ; puis, « l'ensemble des personnes qui emploient le français dans les différentes fonctions que voilà » et enfin : « la communauté d'esprit qui résulte de ces différents emplois ». Le terme a un passé inconfortable et a longtemps opéré sur des oppositions : le centre (la métropole) et la périphérie, la supériorité et l'infériorité (Vigoureux 2013 : 380). « Il existe une véritable fronde et révolte anti-France et anti-Paris dans bien des régions francophones périphériques », déclare Uli Windisch (2011 : 122). C'est pourquoi Reda Bensmaïa (2003) postule d'écrire le mot en barré et Marc Quaghebeur (1993) intitule l'un de ses articles « Francophonie : ton nom s'écrira avec un "s" à la fin ». En effet, est affirmée « la nécessité d'accoler un "s" au mot "Francophonies" afin de mieux prendre en compte les diversités culturelles, historiques et sociétales qui s'y expriment » (Bridel, Quaghebeur 2005 : 12).

Le roman *Nos richesses* (2017) de Kaouther Adimi est-il l'exemple d'une de ces francophonies ? Rédigé en français par une jeune écrivaine (née en 1986) qui se dit Algérienne (Rachedi 2017), mais qui, depuis son enfance, partage sa vie entre l'Algérie et la France, et habite actuellement à Grenoble (Harzoune 2013 : 2–3 ; Rachedi 2017), le livre raconte l'histoire d'Edmond Charlot – connu avant tout comme le premier éditeur d'Albert Camus – qui, en 1936, ouvrit à Alger, dans un minuscule local situé au 2 bis rue Charras, une maison d'édition, librairie, bibliothèque de prêt et galerie d'art, *Les Vraies Richesses*. Cette histoire s'entrelace avec celle de l'Algérie du XX^e siècle et celle de Ryad, étudiant parisien de 20 ans qui en 2017 – dans le cadre de son stage – se rend à Alger pour fermer *Les Vraies Richesses* et préparer le local à sa transformation en petit commerce de beignets.

Le but de notre contribution est de montrer les relations franco-algériennes qui émergent du roman et de voir dans quelle mesure le livre peut s'inscrire dans la notion de francophonie(s). Pour ce faire, d'abord, nous présenterons brièvement la structure du livre, sa langue et les événements historiques y décrits ; ensuite nous nous concentrerons sur trois personnages principaux du roman : Edmond Charlot, Abdallah (bibliothécaire et gardien du lieu) et Ryad. Pour finir, nous nous pencherons sur les pronoms personnels « nous » et « vous » employés par Kaouther Adimi et chercherons à répondre à la question de savoir qui ils désignent.

LA STRUCTURE DU ROMAN, SA LANGUE ET LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES Y DÉCRITS

La structure du roman est complexe. Après l'*incipit* qui s'adresse au lecteur et situe le roman dans le temps (2017) et dans l'espace (Alger) suivent six parties numérotées dont chacune reproduit le même schéma se composant de trois sous-parties. La première sous-partie raconte à chaque fois l'histoire de Ryad qui arrive à Alger, emménage dans le local de la librairie et fait connaissance avec Abdallah, ancien bibliothécaire et gardien

du lieu. La deuxième montre différents moments de l'histoire de l'Algérie : le centenaire de l'Algérie française, l'an 1939 où dans la rue Charras rien ne présage encore la guerre, l'an 1940 où les Allemands et les Français font tout pour s'assurer la bienveillance des Algériens, le massacre de Sétif en mai 1945, le déclenchement de l'insurrection algérienne et les meurtres des Algériens à Paris en octobre 1961. La troisième sous-partie de chaque partie compose « le carnet d'Edmond Charlot » que Kaouther Adimi confectionne à partir de sa correspondance et ses entretiens. La septième partie du roman n'a pas de forme régulière et se concentre uniquement sur Ryad qui vient de fermer la librairie. L'*explicit* s'adresse, une fois encore, au lecteur qui est, de nouveau, invité à se rendre au 2 bis de la rue Charras. Il précise aussi que la fermeture des *Vraies richesses* n'est qu'une fiction littéraire : la librairie reste sur sa place habituelle.

Cette structure complexe ne trouve pas vraiment son reflet dans la langue. Kaouther Adimi se sert du français standard pratiquement dépourvu d'emprunts arabes¹. Généralement, il est difficile de différencier la langue d'Edmond Charlot, de celle de la narratrice ou de celle des habitants de la rue Charras. Du coup, il semble que la langue ne diffère pas les Français des Algériens, mais montre une certaine union entre la France et l'Algérie, inscrivant le roman dans la notion de francophonie.

Il en va différemment pour l'Histoire qui n'unit pas les deux pays, mais les sépare. Le roman parle de l'histoire de la France (racontée dans le carnet d'Edmond Charlot) et celle de l'Algérie (les événements décrits dans les sous-parties « historiques » et la fermeture de la librairie en 2017), mais avec une ligne de partage bien visible. Certes, dans le carnet d'Edmond Charlot on retrouve quelques marques de sympathie pour les Algériens, mais sans aucun engagement politique. Le cercle d'amis qui forment *Les Vraies Richesses* se compose de Français. Le grand rêve de Charlot est de lancer son activité en Métropole. Certes, l'éditeur est né en Algérie et cela l'influence beaucoup, mais le texte ne montre pas qu'il se sente vraiment le frère des autochtones.

Le choix des événements historiques algériens décrits par Kaouther Adimi met en scène le peuple qui est continuellement dans une position inférieure, victime de « la plus grande France ». En décrivant le centenaire de l'Algérie française, la narratrice raconte :

Les rires résonnent jusque tard dans la nuit. Des écrivains chantent le soleil et la joie de vivre en Algérie. Quant à nous, nous haussons les épaules car nous ne pouvons pas lire leurs écrits et nous savons bien que tout cela est faux. Ils racontent que nous croyons à toutes sortes de superstitions, que nous sommes pittoresques, que nous vivons en tribus et qu'il faut se méfier de nous. (Adimi 2017² : 27)

L'écrivaine dépeint le partage, tellement bien décrit par Albert Memmi (1973), qui existe entre les colonisateurs et les colonisés. L'Algérie se compose de deux mondes séparés. Les Français prétendent ne pas voir les Algériens. Ces derniers ne peuvent rien faire pour changer l'image injuste d'eux-mêmes créée par le colonisateur. La distance est agrandie encore par le système de l'éducation. Les Algériens sont à peine scolarisés :

¹ Des exceptions sont rares, voir par exemple la conversation qu'Abdallah engage avec Ryad : « – *Salam*, mon fils. / – *Salam El Hadj*, tu ne veux pas rentrer chez toi ? » (Adimi 2017 : 53).

² Dorénavant noté en A.

« il serait trop humiliant d'avoir un indigène meilleur qu'un Français dans la même classe » (A : 27).

Malgré les déclarations françaises, le partage ne disparaît pas pendant la Seconde Guerre mondiale :

On nous donne des uniformes et on nous assène de grands discours. Nous devenons un peu français mais pas vraiment. Nous sommes surtout des tirailleurs, de la chair à canons. On nous impose de combattre pour une nation dont nous ne faisons pas vraiment partie. (...) Nous nous battons pour ce pays comme si c'était le nôtre. (...) Ceux d'entre nous qui survivent à la faim, aux bombes, aux camps, tout en ayant laissé femmes et enfants dans la misère en Algérie répètent, la nuit, avec ferveur : « La Mère Patrie n'oubliera pas au jour de la victoire tout ce qu'elle doit à ses enfants de l'Afrique du Nord. » (A : 76)

La guerre ne donne qu'une apparence d'égalité. Kaouther Adimi dénonce les manipulations françaises et l'exploitation des Algériens.

La dernière phrase de l'extrait cité trouve d'ailleurs son prolongement dans la sous-partie « historique » suivante consacrée au massacre de Sétif : « *La Mère Patrie n'oubliera pas au jour de la victoire tout ce qu'elle doit à ses enfants de l'Afrique du Nord.* (...) Les bombes et les tirs ne distinguaient pas le Français et l'indigène. (...) Partout on salue notre courage » (A : 103), raconte la narratrice. Les Algériens veulent aussi célébrer la fin de la guerre. À Sétif, ils peuvent le faire « à condition qu'on ne se mélange pas avec les Européens » (A : 103). Pendant les célébrations, un policier entraîné par la foule tire sur un jeune scout qui tient un drapeau algérien. Les massacres commencent : « L'armée arrête et fusille des milliers d'indigènes. (...) Les trottoirs sont rouges de sang » (A : 104). Les conséquences sont tirées pour tous les Algériens : « Dans tout le Constantinois, l'armée organise des cérémonies humiliantes : nous devons nous mettre à genoux devant le drapeau français et crier que nous sommes des chiens » (A : 105). Kaouther Adimi représente ses compatriotes comme victimes des injustices et les Français en tant qu'opresseurs cruels qui n'essaient même pas de comprendre les Algériens. Quand éclate l'insurrection, les Français semblent surpris : « Nous devenons des fanatiques, des ingrats, des enfants manipulés. Nos attentats sont lâches, nos crimes odieux et nous sommes indignes de la France » (A : 136).

Le mépris des Français pour les Algériens, que le lecteur ressent dès la première sous-partie « historique », se transforme en haine qui aboutit – dans la sous-partie numéro 6 – aux massacres de Paris de 1961 :

Ces Arabes. Ces melons. Ces crouilles. Ces rats. Ces ratons. Ces merdes. Ces raclures. Les tabasser. Les massacrer. Les réduire à néant. S'en servir comme projectiles. Utiliser des bâtons. Utiliser nos armes de policier. Utiliser les briques. En tuer le plus possible. En tuer des dizaines. Massacrer ces gens qui n'ont rien à faire à Paris, devant la Seine, devant nos monuments, devant nos arbres. Devant nos femmes. Les massacrer. (A : 157)

Les phrases courtes, nominales et infinitives, et les nombreuses figures de répétition imitent le rythme de la marche militaire. On imagine facilement la foule qui crie les insultes et cherche leurs victimes détestées. Kaouther Adimi rend parfaitement le discours de la haine. Il n'y a pas d'union entre les Français et les Algériens. Ces derniers,

déshumanisés, n'ont pas le droit de vivre. La fin de cette sous-partie est significative : « Lorsque bien des années plus tard, nos grands-parents nous verront quitter le pays pour l'autre rive, ils nous diront de faire attention : “Les Français sont durs.” Et nous ne comprendrons pas car nous aurons oublié » (A : 159).

En effet, Ryad a sûrement oublié. Il est algérien, mais étudie à Paris. Sa copine aux yeux bleus, Claire, est sans doute française. Ryad continue à se rappeler leurs vacances romantiques passées en Bretagne. Il ne s'intéresse pas du tout à l'Histoire. Il vit sa vie. La librairie qu'il doit fermer est seulement une librairie ; les vieilles photos et les livres à pages jaunies ne lui disent rien. Il ne pense pas au passé. Est-ce une condition de la coexistence paisible des Français et des Algériens ?

EDMOND CHARLOT – ABDALLAH – RYAD : LA CONSTRUCTION DES PERSONNAGES

En dehors des sous-parties « historiques », l'histoire des relations franco-algériennes est racontée à travers trois personnages principaux : Edmond Charlot, Abdallah et Ryad. Leurs destins s'attachent d'une façon ou d'une autre à la librairie *Les Vraies Richesses* et montrent trois moments de l'histoire de l'Algérie : la période coloniale (Charlot), la période après les indépendances (Abdallah) et la période la plus récente, à savoir les années 2010 (Ryad). Abdallah joue ici un rôle d'intermédiaire. Cet homme âgé se rappelle encore la période coloniale, qui était celle d'Edmond Charlot, et connaît aussi l'Algérie contemporaine dans laquelle il vit à présent.

Edmond Charlot, tel que Kaouther Adimi le décrit, représente l'Algérie française. Il sent que c'est son pays, une partie de la France. Il ne se pose pas de questions sur l'(in)justice de la présence française en Algérie. Il semble être au-delà de la politique. Quand il projette d'ouvrir sa librairie, il a une vision claire : « Un lieu d'amitié en quelque sorte avec, en plus, une notion méditerranéenne : faire venir des écrivains et des lecteurs de tous les pays de la Méditerranée sans distinction de langue ou de religion, des gens d'ici, de cette terre, de cette mer, s'opposer surtout aux algérienistes. Aller au-delà ! » (A : 30). Pourtant, « aller au-delà » ne veut pas dire promouvoir l'œuvre des autochtones qui ne sont pas d'ailleurs très présents dans le carnet de Charlot. L'éditeur n'a pas de conscience politique développée. Sa vie se compose de papier et de caractères. C'est un amoureux des livres.

Les protagonistes algériens ont une tout autre relation à la lecture. Même si le roman de Kaouther Adimi a été décrit comme « une ode au livre, à la lecture » (Ficat 2017 : 169), Ryad « n'a jamais aimé lire [et] ne trouve aucun charme à tout ce papier imprimé, relié, collé » (A : 47). C'est perceptible dès sa première conversation avec Abdallah :

- (...) Tu aimes lire ?
- Non... Tu sais, les livres et moi...
- Les livres et toi, quoi ?
- On ne s'aime pas beaucoup.
- Les livres aiment tout le monde, petit crétin.

– Alors c’est moi qui ne les aime pas. (A : 54)

Le jeune protagoniste semble hésiter à avouer la vérité au vieux bibliothécaire. Pourtant, pressé, il admet de ne pas aimer lire. Seul face aux livres, Ryad commence même à avoir peur de la librairie. La description touche au comique :

Ryad est angoissé par tous ces livres. Il n’aime pas les mots qui s’agglutinent sur une même ligne, une même page, qui l’embrouillent. Il regarde ces caractères noirs imprimés sur du papier blanc et pense aux acariens. Sa mère en a très peur et nettoie la maison du matin au soir à l’eau de Javel. Est-ce que les éditeurs et les imprimeurs y pensent ? Connaissent-ils les risques associés aux acariens ? S’en soucient-ils, au moins ? Et les lecteurs, sont-ils conscients de ce qu’on leur met entre les mains ? Ils dévorent des livres et après ils vont à la pharmacie pour se plaindre de rougeurs, de difficultés à respirer, de boutons, d’écorchures. Et si le pharmacien a le malheur de préconiser un arrêt de la lecture, ils sont outrés. (A : 71)

Quand le jeune homme découvre les livres de la fameuse collection « Pléiade » : « (...) imprimés sur un beau papier fin, presque transparent. Il se risque à en ouvrir un mais le ferme aussitôt, effrayé par les minuscules caractères » (A : 99). Il n’aime pas lire, il n’aime pas les livres. Est-ce un représentant typique de la jeune génération habituée plutôt à l’image qu’au texte ?

On ne peut pas en être sûr car, paradoxalement, Abdallah n’aime pas lire non plus. À un moment, Ryad lui pose la même question :

– Vous aimez lire ?

– Non.

– Alors pourquoi vous vous occupez de ces livres ?

– Ils sont importants pour moi.

– Vous savez, maintenant, on peut les acheter sur Internet. Se faire livrer n’importe quel ouvrage n’importe où. On peut même les lire en ligne, sur une tablette.

– Tsss, tsss ! (A : 98)

Il est sûr qu’Abdallah traite les livres différemment que Ryad : le vieil homme est habitué au vieux monde. Il n’accepte pas tous les changements se produisant à présent. Ryad a du mal à comprendre que la librairie formait le monde intime du vieil homme, qu’il s’y sentait bien :

Ces livres m’ont accompagné tous les jours pendant des années. Au début, je passais mes soirées à les classer (...). C’est difficile de t’expliquer ce que ce lieu signifie pour moi. Peu de gens le savent mais je n’aimais pas lire et je ne suis toujours pas certain d’aimer cela aujourd’hui, mais j’aime être entouré de livres même si j’ai mis beaucoup de temps à apprendre à lire. [L]e français, ce n’est arrivé qu’après l’Indépendance, grâce à ma femme qui me l’a enseigné. (...) Il a fallu que je me batte longtemps contre moi-même pour ne pas être intimidé par les mots imprimés. Peut-être que pour les gens comme moi, lire n’est pas naturel. Un livre, ça se touche, ça se sent. Il ne faut pas hésiter à corner des pages, à l’abandonner, à y revenir, à le cacher sous l’oreiller... Je ne sais pas faire ça. (A : 101–102)

Même si le vieux bibliothécaire n'est pas cultivé et n'aime pas lire, son attitude face aux livres ressemble, en quelque sorte, à celle d'Edmond Charlot : il les aime en tant qu'objets. Une certaine fraternité se tisse entre l'éditeur et l'homme qui s'occupe de sa librairie.

C'est ainsi qu'Abdallah devient un intermédiaire non seulement entre les deux époques, mais aussi – métaphoriquement – entre Ryad et Edmond Charlot. Le gardien raconte au jeune homme la visite d'une femme qui lui a annoncé la mort de Charlot. En mourant, l'éditeur savait que « cette librairie était restée en état et [il en était] très heureux » (A : 172). Ryad, qui auparavant connaissait Charlot uniquement grâce à son portrait se trouvant dans la librairie, remarque une transformation qui se produit en son for intérieur : « Il ne se sent plus jeune. Il a la tête remplie des histoires racontées par Abdallah, ces histoires trop lourdes qui font la grande Histoire et dont il ne sait que penser. Il a l'impression d'avoir failli à sa mission » (A : 173).

Ryad symbolise la jeune Algérie. Vivant à Paris, pensant, sans doute, à unir sa vie à la France, il reste relativement peu conscient du passé de son pays d'origine. Son stage devient une rencontre avec l'Histoire, un moment de prise de conscience, de changement, de mûrissement.

ENTRE « VOUS » ET « NOUS » : LES PRONOMS PERSONNELS

Les relations franco-algériennes sont également décrites par le biais de l'opposition entre le « vous » et le « nous ». Dans l'*incipit*, la narratrice s'adresse au lecteur qui n'est sûrement pas un habitant d'Alger : « Dès votre arrivée à Alger, il vous faudra prendre les rues en pente » (A : 11), dit la première phrase du roman. La suite laisse deviner qu'il s'agit sans doute d'un Parisien : « Un homme fumera sur le pas d'une porte en lisant le journal. Il faudra le saluer et échanger quelques politesses avant de rebrousser le chemin, sans oublier de jeter un coup d'œil sur la côte : la mer argentée qui pétille, le cri des mouettes, le bleu toujours, presque blanc. Il vous faudra suivre le ciel, oublier les immeubles haussmanniens » (A : 11–12). Kaouther Adimi s'adresse donc au Français qui doit venir à Alger et faire connaissance avec cette ville, qui cache d'ailleurs bien des drames :

À l'aube, lorsque les voitures n'ont pas encore envahi chaque artère de la ville, nous pouvons entendre l'éclat lointain des bombes.

Mais vous, vous empruntez les ruelles qui font face au soleil, n'est-ce pas ? Vous parviendrez enfin rue Hamani, l'ex-rue Charras. Vous chercherez le 2 bis que vous aurez du mal à trouver car certains numéros n'existent plus. Vous serez face à une inscription sur une vitrine : *Un homme qui lit en vaut deux*. Face à l'Histoire, la grande, celle qui a bouleversé ce monde mais aussi la petite, celle d'un homme, Edmond Charlot, qui, en 1936, âgé de vingt et un ans, ouvrit la librairie de prêt *Les Vraies Richesses*. (A : 12–13)

Dans l'extrait, le « vous » s'oppose visiblement au « nous ». Le visiteur français se concentre sur le plaisir, le « nous » entend les bombes. Kaouther Adimi rappelle l'histoire douloureuse de son pays. Les bombes qui peuvent se référer à la guerre de l'indépendance et /

ou à la décennie noire, symbolisent peut-être tout simplement la violence historique à laquelle les Algériens devaient faire face. L'écrivaine annonce – en même temps – le but de son livre : parler de l'Histoire, rappeler le passé à ceux qui l'ont oublié.

Le « vous » revient à la fin du roman : « Vous irez aux *Vraies Richesses*, n'est-ce pas ? », demande la narratrice. L'ambiance est de nouveau sympathique, la voix chaleureuse et invitante. Dans le deuxième paragraphe apparaît le « nous » :

Vous vous arrêterez à la terrasse d'un café et vous n'hésitez pas à vous y installer pour discuter avec les uns et les autres. Ici, nous ne faisons pas de différence entre ceux que nous connaissons et ceux que nous venons de rencontrer. On vous écoutera avec attention et on vous accompagnera dans vos balades. Vous ne serez plus seul. (A : 175)

La solitude de l'*incipit* où la narratrice déclare « Vous serez seul, car il faut être seul pour se perdre et tout voir » (A : 12) disparaît. Après avoir découvert la ville en solitaire, après l'avoir comprise, le visiteur français peut passer à l'étape suivante : faire connaissance avec les Algériens. Le roman devient un essai de réconciliation du « vous » avec le « nous », réconciliation avec l'Histoire. On n'entend plus de bombes. On brise la solitude.

Le lecteur français, désigné par le pronom « vous », n'apparaît que dans l'*incipit* et l'*explicit*. En revanche, le « nous » persiste tout au long du roman. Il n'est pas homogène (Rachedi 2017). Évidemment, il se réfère aux Algériens, nation malmenée par les Français. Il apparaît dans les dialogues : « Jusqu'à quand allons-nous baisser la tête ? Le code de l'indigénat fait de nous une sous-catégorie d'humains dans notre propre pays. Ici, c'est chez nous ! » (A : 26) ; et dans la narration : « On nous exhibe parce que nous ressemblons à des cartes postales orientalistes et devenons exotiques dans notre propre pays » (A : 27). Un autre « nous » renvoie à la petite communauté de la rue Hamani qui, en 2017, s'unit pour « défendre » *Les Vraies Richesses* et refuse de vendre de la peinture au jeune homme, en pensant sauver ainsi « leur » librairie. « Avec l'indépendance du pays, *Les Vraies Richesses* d'Edmond Charlot deviennent "Nos" Richesses », constate Khalid Lyamlahy (2017). Les frontières entre le « nous » et le « vous » se brouillent de nouveau.

Pour conclure, il vaut la peine de se poser la question de savoir pourquoi Kaouther Adimi a inventé la fermeture des *Vraies Richesses*. Pour dire que l'Histoire ne nous quitte pas ? Pour montrer qu'il faut risquer de perdre quelque chose afin de comprendre sa valeur ? Pour suggérer qu'il y avait de « bons Français », que la colonie n'a pas laissé que des souvenirs traumatiques ? Pour prouver que les livres unissent les gens ? On peut répondre par l'affirmative à toutes ces questions.

Pourtant, il nous semble que ce roman est avant tout une tentative de voir différemment les relations franco-algériennes, de raconter l'Histoire selon la perspective de quelqu'un qui est né en Algérie libre et affronte les défis de l'Algérie contemporaine (Rachedi 2017). C'est aussi l'exemple d'une autre francophonie, francophonie qui n'est pas « imposée », mais qui résulte d'un choix personnel de l'écrivaine et qui a pour objectif, paraît-il,

de lancer un pont entre les Français et les Algériens. L'invitation que Kaouther Adimi formule dans *l'incipit* de son livre est aussi une invitation à se réconcilier, à accepter l'Histoire malgré ses blessures et cicatrices. Comme l'écrit Khalid Lyamlahy (2017) : « Tout est à reconstruire. Prise en tenaille entre le passé et le présent, entre les itinéraires des hommes, les destins des lieux et les fêlures de l'Histoire, l'écriture doit se frayer un chemin ». Et l'écriture de Kaouther Adimi se fraie ce chemin entre le passé et le présent, à travers le tumulte de l'Histoire.

Intitulé *Nos richesses*, le livre renvoie aussi aux richesses de l'Histoire et de la langue française vues comme « principe de l'identité » (Bensmaïa 2003 : 23). En parlant de la francophonie, Marc Quaghebeur (1993 : 58) postule de « faire notre deuil d'une partie de son histoire, aujourd'hui décalée par rapport à l'invention qu'exige l'histoire ». La même phrase pourrait s'appliquer aux relations franco-algériennes dans *Nos richesses* : il faut faire son deuil d'une partie de leur histoire et se concentrer sur ce qu'exige le moment présent. La littérature est, pour Kaouther Adimi, « un miroir de[s] richesses » (Rachedi 2017). Écrire en français veut dire puiser dans ces richesses, sans oublier l'Histoire, mais sans se laisser tyranniser par elle, non plus. Et cela est une nouvelle francophonie, une des francophonies postulées par Marc Quaghebeur (1993).

BIBLIOGRAPHIE

- ADIMI Kaouther, 2017, *Nos richesses*, Paris : Éditions du Seuil.
- BENSMĀĪA Reda, 2002, La langue de l'étranger ou la Francophonie barrée, *Rue Descartes* 37 (3) : 65–73.
- BENSMĀĪA Reda, 2003, Francophonie, *Yale French Studies* 103 : 17–23.
- BRIDEL Yves, QUAQHEBEUR Marc, 2005, *Préface*, (in :) *L'Europe et les Francophonies. Langue, littérature, histoire, image*, Yves Bridel, Beïda Chikhi, François-Xavier Cuche, Marc Quaghebeur (dir.), Bruxelles : Peter Lang, 11–18.
- FICAT Charles, 2017, *Nos richesses* by Kaouther Adimi, *Revue des Deux Mondes* : 169.
- HARZOUNE Mustapha, 2013, Kaouther Adimi, L'Envers des autres, *Hommes & migrations* 1298 : 1–3, disponible sur <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1381> (consulté le 26 mars 2021).
- JAFFEUX Vincent, 2013, Alger au temps des Vraies Richesses : l'ascension d'une génération littéraire nord-africaine autour d'Edmond Charlot (1936–1944), *Cahiers d'histoire immédiate* 43 : 19–29.
- LYAMLAHY Khalid, 2017, « Nos richesses » de Kaouther Adimi : Mémoire d'une librairie, *Nonfiction. Le quotidien des livres et des idées*, disponible sur <https://www.nonfiction.fr/article-9035-roman-nos-richesses-de-kaouther-adimi-memoire-dune-librairie.htm> (consulté le 2 avril 2021).
- MEMMI Albert, 1973, *Portrait du colonisé*, Paris : Payot.
- QUAQHEBEUR Marc, 1993, *Francophonie : ton nom s'écrira avec un « s » à la fin*, (in :) *L'Enseignement de la francophonie*. Actes du deuxième colloque international de Pécs (Hongrie), 22–26 avril 1992, Wilhelm Braumüller (dir.), Vienne : Cahiers francophones de l'Europe Centre-Orientale, 51–58.
- RACHEDI Mabrouck, 2017, « Nos richesses » : Kaouther Adimi, l'étrangère, *Jeune Afrique*, disponible sur : <https://www.jeuneafrique.com/mag/472825/culture/nos-richesses-kaouther-adimi-letrangere/> (consulté le 2 avril 2021).
- REMACHE Abdelghani, 2018, Panorama du roman algérien d'expression française : espaces et espérances, *Synergies Algérie* 26 : 67–85.
- SENGHOR Léopold Sédar, 1987, La Francophonie, *Revue des Deux Mondes* : 271–280.
- VIGOUROUX Cécile B., 2013, Francophonie, *Annual Review of Anthropology* 43 : 379–397.
- WINDISCH Uli, 2011, La Francophonie : un défi pour les sciences sociales et le XXI^e siècle, *Les Cahiers de l'Orient* 103 : 120–125.